

Charles Fontaine. *Un humaniste parisien à Lyon*. Études réunies par GUILLAUME DE SAUZA et ÉLISE RAJCHENBACH-TELLER. Genève, Droz, « Travaux d'Humanisme et Renaissance », 2014. Un vol. de 286 p.

Le poète et traducteur Charles Fontaine (1514 – après 1564) ne fut-il qu'un médiocre épigone de Marot ? Longtemps considéré avec un brin de condescendance, cet auteur prolifique, à qui l'on n'attribue pas moins d'une vingtaine d'ouvrages publiés à Lyon ou à Paris entre 1537 et 1564, bénéficie enfin, cinq cents ans après sa naissance parisienne, d'un regain d'intérêt de la critique « seiziémiste ». Après la thèse d'Élise Rajchenbach-Teller qui a mis en évidence sa place éminente dans la vie éditoriale lyonnaise (« *Mais devant tous est le Lyon marchant* ». *Construction littéraire d'un milieu éditorial et livres de poésie française à Lyon (1536-1551)*, 2009) et celle de Marine Molins qui a savamment renouvelé le regard sur l'œuvre du traducteur (*Charles Fontaine traducteur. Le poète et ses mécènes à la Renaissance*, Genève, Droz, « Travaux d'Humanisme et Renaissance », n° 491, 2011), voici les actes de l'important colloque tenu en 2011. On sait qu'il a apporté beaucoup d'éléments nouveaux sur la vie et l'œuvre de Fontaine, tout en élargissant les perspectives critiques.

Après la jolie « Ode à Charles Fontaine¹ » du Mâconnais Bonaventure du Tronchet en guise d'hommage liminaire, l'introduction co-signée par Guillaume De Souza et Élise Rajchenbach-Teller présente déjà un solide dossier critique : rappel de la fortune ou plutôt de l'infortune du poète, puis utile mise au point bio-bibliographique, axée sur les liens de l'auteur avec les imprimeurs, et sa place « au centre d'un vaste réseau d'interconnaissances et de sociabilités littéraires » (p. 23). Deux articles présentent les traductions de Fontaine les plus méconnues : Jean-Marie Flamand rappelle le succès de l'*Épitome des trois premiers livres d'Artemidore* (1546), traité antique sur l'interprétation des rêves, et analyse avec soin la méthode de Fontaine (il abrège la traduction latine de Cornarius) comme sa défense personnelle de l'oniromancie (en appendice, un choix de huit extraits permet de comparer les versions de Fontaine, Cornarius et Festugière, 1975). Marine Molins envisage pour sa part les traductions gnomiques des années 1557-1558 (*Les Mimes de Publian, Les Dicts des sept sages, Les Sentences du poete Ausone sur les Dicts des sept sages*) en soulignant à la fois leur « utilité scolaire » et leur vocation plus spécifique d'institution du prince.

Le reste du volume propose un parcours varié, qui, sans prétendre épuiser la matière, donne un aperçu de la diversité de la poésie de Fontaine, de ses lectures et du réseau d'amitiés qu'il sut tisser à Lyon autour de 1550. Dariusz Krawczyk offre une lecture « évangélique » du premier recueil de Fontaine, *Epistres, Chantz royaulx, Ballades, Rondeaulx et Dixains faitz à l'honneur de Dieu* (manuscrit des années 1530, édité à Rome en 1970 par R. Scalamandrè, ce qui en fait le seul ouvrage de Fontaine imprimé au XX^e siècle) : l'analyse de deux pièces liminaires conduit à souligner la parenté des idées religieuses de Fontaine avec celles de Victor Brodeau et de Marguerite de Navarre. Guillaume de Souza étudie pour sa part le dialogue poétique de Fontaine et de Guillaume Des Autels : des treize poèmes qu'ils échangent entre 1550 et 1557, il ressort que les deux hommes « étaient en contact étroit entre 1546 et 1553 » et que Fontaine a dû jouer auprès de son cadet le rôle d'un initiateur, voire d'un véritable mentor. Anne-Pascale Pouey-Mounou s'intéresse pour sa part au « lyrisme conjugal des *Ruisseaux de Fontaine* » (1555). La « Flora » qu'il épouse en 1544 et qui lui donnera huit enfants lui inspire une poésie familiale originale, en décalage avec les modèles contemporains, et qu'illustrent deux poèmes très touchants reproduits en annexe². Élise Rajchenbach-Teller présente quant à elle l'une de ses importantes découvertes : *Le Jardin d'Amour, avec la Fontaine d'Amour* (Lyon,

¹ On pourra corriger, p. 8, le vers 2, Ou > Oû ; le v. 30 est hypométrique, et la phrase n'a pas le sens attendu ; faut-il lire « Me le juge au père tout un » ?

² On pourra rétablir, p. 121, la séparation entre deux huitains réunis par erreur.

B. Rigaud, 1588, conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal), qu'elle propose de lire comme l'impression tardive d'un manuscrit antérieur à l'édition originale de *La Fontaine d'Amour* (Lyon, J. de Tournes, 1545) ; cette hypothèse génétique est étayée par la comparaison minutieuse des éditions de 1545 et de 1588, avant l'analyse de l'intéressante préface « Au lecteur » reproduite en appendice. Marie Madeleine Fontaine donne le plus long article et l'un des plus nourris : « Les relations entre Charles Fontaine et Barthélemy Aneau et le débat du *Quintil Horatian* ou Comment dater les premières œuvres de Du Bellay » (p. 149-186). Comme le suggère le sous-titre, le propos de ce travail va bien au-delà de la réhabilitation par notre collègue de son homonyme, « aimable, élégant et véritablement poète » (p. 186). Il s'agit d'abord de souligner les points communs, mais surtout les différences profondes de carrière et de tempérament entre les deux régents de la Trinité (Fontaine succède à Aneau en 1555) ; c'est l'occasion de passer en revue les nombreux « contacts » des deux hommes dans différents milieux, d'étudier leur dialogue poétique entre 1537 et 1548, puis de récrire entièrement l'histoire compliquée de la querelle de *La Deffence* en reprenant après Yves Giraud (*Francia*, XIV, 1975) l'hypothèse très controversée (imprudemment présentée ici comme une certitude absolue³) d'une publication de celle-ci en 1549 ancien style... soit février ou mars 1550. On en vient enfin à l'analyse du *Quintil* de 1551, puis de la lettre à Jean de Morel dans laquelle Fontaine en refuse la paternité. Sous un titre en trompe l'œil « Le *Quintil Horatian* de... Charles Fontaine », Jean-Charles Monferran examine le même dossier sous un autre angle et retrace avec soin l'histoire et les raisons de la fausse attribution du *Quintil* à Fontaine, en attirant plus particulièrement l'attention sur les deux états de la dernière page de l'édition originale (Lyon, Jean Temporal, 1551).

On change d'approche et de méthode avec Claire Sicard, qui s'interroge pour sa part sur « l'envahissante obsession » de l'argent dans plusieurs œuvres de Fontaine et tente de dégager la spécificité du « discours pécuniaire » d'une Muse qui marie parfois poésie et comptabilité : l'hésitation du poète entre un *ethos* traditionnel fondé sur le désintéressement et une revendication proprement marchande traduit-elle la mutation d'un système de valeurs ? Elsa Kammerer revient enfin sur la dernière œuvre connue de Fontaine, la longue *Salutation au Roy Charles IX* qu'il compose à l'occasion de l'entrée royale lyonnaise de 1564 ; en la comparant aux livrets des entrées lyonnaises de 1548, 1550, 1559 et 1564, elle dégage « quelques hypothèses prudentes sur l'autorité et l'envergure politiques de Fontaine au début des années 1560 », notamment sur sa possible participation à l'organisation de l'entrée de 1564, dans une ville où il semble devenu un personnage public reconnu. Un solide dossier bibliographique complète le volume : Sophie Astier présente une douzaine de notices sur les exemplaires anciens des œuvres de Fontaine conservés à la B.M. de Lyon. La bibliographie proprement dite recense et classe méthodiquement les différentes éditions des œuvres de Fontaine, y compris son édition de Marot, les ouvrages perdus, les livres attribués, les mises en musique (par Phinot et Lupi Second, en 1548), puis toute la littérature critique. Un index achève de faire de ce livre un précieux outil de travail.

Faut-il nuancer pour conclure l'affirmation initiale selon laquelle Fontaine « apparaît comme un acteur central de la vie littéraire de son temps » (p. 23) ? La façon dont il disparaît sans laisser la moindre trace après 1564 laisse à penser que son rayonnement en tant que poète n'a pas duré autant qu'il aurait pu le souhaiter. Reste qu'il joua manifestement un rôle éminent dans les milieux lettrés lyonnais autour de 1550, et que les accents souvent personnels de sa poésie peuvent encore inspirer un « irrésistible mélange de sympathie et d'amusement »

³ On sait que plusieurs arguments forts interdisent d'exclure l'idée d'une publication dès 1549 : voir M. Magnien, « La première *Olive* (1549) », dans *L'Olive de J. Du Bellay*. Actes des Séminaires d'analyse textuelle Pasquali (Seconda Serie, 5 - 2005), éd. R. Campagnoli, E. Lysoe et A. Soncini Fratta, Bologne, Casa editrice CLUEB, 2007, p. 11-12.

(Claire Sicard, p. 201). On ne peut donc que se réjouir du projet d'édition en ligne de ses œuvres qui a vu le jour, sous la direction d'Élise Rajchenbach, depuis la parution de ce volume.

JEAN VIGNES